

La Ligne d'Horizon



Carole Le Roch

Carole Le Roch

La Ligne d'horizon

© Carole Le Roch, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7084-4

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

Merci à mon mari, mes parents, madame Ivy Daure, et mes chats pour leur soutien sans faille.

8h45 Black Lake

- Mon amour ?
- Oui ?
- J'ai un mauvais pressentiment.
- Ah bon ?
- Il la regarde en souriant.
- Fais demi-tour !
- Pourquoi ? Non !
- Fais ce que je te dis !

Clyde coupa le contact de sa Ford V8. Il regarda Bonnie et lui sourit à nouveau. Il lui caressa la joue, elle se pencha vers lui, ils s'embrassèrent avec passion :

- Clyde, écoute-moi.
- Chut, tais-toi...

Un bruit de moteur au loin l'inquiétait. Rares étaient ceux qui empruntaient cette petite route. Ils scrutèrent l'horizon en silence. D'un coup, plusieurs voitures de police débarquèrent en trombe. Clyde redémarra en marche arrière, puis fit demi-tour dans un halo de poussière. Les voitures s'étaient dangereusement rapprochées. Les balles sifflèrent, Clyde accéléra :

— Y aura pas de procès alors ! Ils veulent notre peau, là tout de suite ! dit Clyde.

Ils ont toujours su qu'ils finiraient au bout d'une corde, mais ce qu'ils voulaient, c'était un procès, que les journalistes pondent un article par minute. Ils voulaient que la foule se presse au tribunal pour les voir eux, Bonnie et Clyde les assassins pour certains, les héros pour d'autres, et pour tous les amants maudits. Mourir criblés de balles sur une route de campagne, c'était pour les caves. Trop tard ! Une balle déchiqueta l'épaule de Clyde. Ils crièrent tous les deux. La douleur était intenable. Il pouvait encore conduire, mais il vacillait. Il bifurqua soudain sur un chemin de terre et jeta la voiture dans un bosquet. Il coupa le contact. Il regarda Bonnie en larmes, la mort était en train de les séparer, il le savait :

— Bonnie, je t'ai...

— Clyde non, non.

Elle ne pouvait y croire. Clyde Barrow le célèbre gangster, l'amour de sa vie était mort. Vidé de son sang, blême, immobile sur son siège avec un sourire aux lèvres. Un dernier sourire pour sa belle, sa moitié d'orange, sa bien-aimée.

Après leur premier braquage, au terme d'une nuit d'amour passionnée, ils s'étaient promis de n'être séparés que par la mort, pour entretenir le souvenir de leur amour chaotique, névrotique, médiatique. Bonnie était anéantie pourtant elle trouva la force, après un ultime baisé à Clyde, de descendre de la voiture. Elle se mit à marcher comme un automate. Son âme s'était envolée avec celle de Clyde, c'est ce qu'elle ressentait.

Elle finit par arriver aux portes de Little Hope, une petite ville en Louisiane. Elle était livide, légèrement dépeignée et n'avait emporté avec elle que son sac rempli de billets de leur dernier braquage et un châle bleu pâle en laine tricoté par sa sœur. D'une démarche mal assurée, elle franchit l'arche en bois fraîchement repeinte "Little Hope". Et si c'était un signe de l'univers ? Cette pensée traversa Bonnie, mais elle ne voyait pas comment cela pouvait être possible. L'amour de sa vie était mort dans ses bras et toutes les polices du pays étaient à ses trousses. De toute façon, quelqu'un allait bientôt la reconnaître et la dénoncer. Peut-être un mal pour un bien pensa-t-elle, ainsi, elle rejoindrait son âme-sœur...

Pourtant, quelque chose l'empêcha de baisser les bras, de se rendre là tout de suite. Quelque chose, mais quoi ? Certainement pas la peur de mourir. Ils l'avaient accepté tous les deux, il y a un moment déjà. Ni l'espoir d'une vie meilleure. Cela voulait dire quoi d'ailleurs une vie meilleure ? Une vie où le cœur bat à la même pulsation à chaque seconde de chaque minute chaque jour d'une vie entière ? Non, une vie calme ordinaire, ce n'était pas pour Bonnie. Ce quelque chose demeurerait pour l'heure un mystère.

L'ange gardien

Bonnie était vidée, elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, aperçut une épicerie, entra et acheta un Coca-Cola, elle ne pouvait rien avaler d'autre. Au moment de payer, ses yeux tombèrent sur une petite annonce posée sur le comptoir : « à louer petite chambre au-dessus de l'épicerie disponible de suite, 1 dollar la semaine ».

L'épicière, Ida, cinquantenaire énergique et souriante, lui demanda :

— Intéressée ?

— Non, oui, pourquoi pas, répondit Bonnie dans un souffle.

Quelques minutes plus tard, Bonnie était assise sur le lit de la chambre en question. Elle fixait la clé qu'elle tenait encore dans la main. Tout cela était irréel. Il y a quelques heures, elle était dans la V8 au côté de son bien-aimé en route pour un énième braquage. Elle se laissa tomber sur le lit et se sentit comme engloutie par le matelas. Elle passa les jours qui suivirent étendue sur le lit à même le patchwork beige et jaune, se levant uniquement pour faire sa toilette et avaler quelques sandwiches gentiment préparés par Ida :

— Ça va aujourd'hui, ma jolie ?

— Oui, répondit avec un pauvre sourire Bonnie, de plus en plus pâle.

— On dirait bien que la vie n'a pas été tendre avec vous.

Ida l'avait prise en affection immédiatement. Bonnie l'aimait bien, et cela rendait les choses encore plus difficiles. Au hasard d'un braquage, Clyde aurait pu la tuer. Rien de personnel. Il ne tuait jamais par plaisir. Elle en était sûre, même si les journaux affirmaient le contraire. Mais cela la hantait. Elle avait beau ne jamais avoir tué personne, elle participait ; elle conduisait la voiture. Elle était coupable, elle le savait. Elle avait contribué à l'anéantissement de plusieurs vies. Des personnes comme Ida payaient le prix fort d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

La police était venue deux fois, mais personne, en dehors d'Ida n'avait croisé Bonnie. Et ses rares excursions dans l'épicerie ne duraient que quelques minutes. Ida leur avait menti avec aplomb quand ils l'avaient interrogée :

— Non messieurs, personne de nouveau dans la ville depuis des mois.

— Vous en êtes sûr ? lui répondit un des agents, la mine fermée, le costume sombre, la rage dans le regard.

— Parfaitement, monsieur. Je suis la seule épicerie de la ville. Cela ne